

## **Ce qu'il adviendra du passé : l'histoire et l'historien dans la littérature d'anticipation**

Chapman WING,  
*College of Staten Island*  
(CUNY)

Dès ses origines au XVIII<sup>e</sup> siècle, la littérature d'anticipation s'est engagée dans un questionnement sur la manière dont les siècles futurs considéreront un jour le passé (et en particulier, comment ils considéreront le *présent*, lorsqu'il sera devenu le passé). Les ouvrages de la veine utopique s'inquiétaient du développement d'une population éclairée, et donc la dissémination prudente de connaissances historiques à travers écoles, bibliothèques, et monuments occupait une place importante dans l'amélioration de ces sociétés imaginaires. Le programme pédagogique d'une utopie proposée par Claude-Boniface Collignon en 1786, par exemple, comprend, parmi d'autres sujets, « la géographie moderne, du moyen âge & ancienne; la chronologie; [et] l'histoire depuis le commencement du monde jusqu'à nos jours<sup>1</sup> ». Louis-Sébastien Mercier, dans son utopie uchronique de 1771, *L'An 2440*, reste plus circonspect : l'état français du 25<sup>e</sup> siècle se méfie de l'instruction historique donnée aux enfants, craignant les influences néfastes des mauvais exemples du passé, qu'on caractérise comme étant empli de tyrans, de violence, et de barbarie qu'il vaut mieux retirer du programme plutôt que de chercher à contextualiser. Dans la France de l'an 2440, la bibliothèque du roi ne conserve que les ouvrages qui illustrent les faits et gestes les plus édifiants – le reste est brûlé ou disséminé parmi les nations ennemies pour les corrompre avec les idées vicieuses que la France du 25<sup>e</sup> siècle s'efforce d'oublier. En même temps, l'espace urbain dans cette utopie est rempli de monuments et de statues dépeignant les hommes vertueux du passé, organisés en sorte que les citoyens puissent s'instruire en se promenant littéralement dans le bon chemin.

Quelle que soit l'attitude envers le contenu de l'histoire ou le moyen de la transmettre aux générations successives, on remarque l'optimisme avec lequel le XVIII<sup>e</sup> siècle s'imagine en mesure de gérer cette transmission, comme s'il ne

1. Claude-Boniface Collignon, *L'Avant-coureur du changement du monde entier*, London, 1786, p. 23.

s'agissait que de bien sélectionner les données qu'on voudrait télécharger dans les cerveaux des hommes du futur, et voilà votre citoyen éclairé, vertueux, productif, et content. Les livres, les monuments, et les statues parlent pour eux-mêmes, pour ainsi dire, et n'ont pas besoin d'interprète expert pour déchiffrer leurs messages. Mais le XIX<sup>e</sup> siècle, au contraire, fait preuve de graves doutes sur nos capacités à comprendre le passé de façon totale et claire. Cette période, qui commence déjà avec la destruction de monuments par des vandales sous la Révolution, les grandes fouilles des sites anciens, l'Expédition de Napoléon en Égypte, l'essor de l'archéologie et de nouvelles pratiques d'interprétation textuelle des documents historiques et d'artefacts, et la mise en spectacle de l'histoire récente dans la littérature et les divertissements populaires, ne prend plus pour acquise la transmission univoque et fiable d'une histoire, quelle qu'elle soit. Elle subit, face à son passé autant qu'à son présent expérimenté comme éphémère plus que jamais, une angoisse sur les limites de la préservation que Richard Terdiman appelle sa « crise de mémoire<sup>2</sup> ». Plus que jamais, l'histoire devient une affaire d'interprétation de fragments, de trous dans l'archive, de dégradation matérielle, d'inspiration individuelle, de tri entre vérité, symbole, et fiction ; et enfin les menaces du contresens et de l'oubli. Et quant à ce que l'histoire peut nous dire sur l'avenir, cela devient moins certain encore.

L'une des fonctions de la littérature d'anticipation, donc, en particulier dans la veine de l'anti-utopie, ou dystopie, est de rendre compte de cette crise dans les relations entre la société et l'histoire – et, comme je le proposerai dans un deuxième temps, de restaurer paradoxalement une certaine illusion de stabilité dans l'ordre historique en le dépeignant comme foncièrement prévisible malgré tout. Déjà dans le premier ouvrage dystopique reconnu, *Le monde tel qu'il sera* du journaliste et romancier breton Émile Souvestre, publié en livraisons de 1844 à 1845 puis en volume en 1846, on rencontre plusieurs motifs relatifs à ce nouveau positionnement face à l'histoire ; motifs qui deviendront des *topoi* récurrents dans la littérature d'anticipation par la suite : à savoir surtout l'incapacité des historiens et des archéologues du futur à bien interpréter des documents et des inscriptions rencontrées dans les ruines de Paris, soit parce que ces savants mal avisés contextualisent mal leurs sources, soit parce que les sources manquent ou sont partiellement endommagées (et souvent c'est les deux) ; et la confusion entre les mythes et la réalité historique. Il s'agit dans ce roman satirique, bourré de personnages grotesques et caricaturaux, d'une société en l'an 3000 dégénérée dans ses priorités ; c'est un

2. « [...] in Europe in the period after the 1789-1815 Revolution, and particularly in France, the uncertainty of relation to the past became especially intense. In this period people experienced the insecurity of their culture's involvement with its past, the perturbation of the link to their own inheritance, what I want to term a "memory crisis": a sense that their past had somehow evaded memory, that recollection had ceased to integrate with consciousness » (Richard Terdiman, *Present Past : Modernity and the Memory Crisis*, Ithaca, NY, Cornell University Press, 1993, p. 3-4 et *passim*).

véritable enfer de progrès technique et commercial détaché de toute considération morale ou humaine, et dont la perte de contact avec la vérité historique semble accuser le déracinement général des anciennes valeurs que Souvestre prétend fondamentales, mais menacées par l'individualisme croissant sous la monarchie de Juillet : la charité, la foi, et la poésie. Sur le fond d'un capitalisme poussé à l'extrême dans une nation impérialiste qui s'appelle les Intérêts-Unis, son historien professionnel est un pédant qui affirme son autorité personnelle par de grandes théories radicalement iconoclastes à partir de preuves minces et mal contextualisées.

Dans un épisode du *Monde tel qu'il sera*, un académicien présente le premier chapitre de son mémoire sur *les mœurs de la France au dix-neuvième siècle*, qui consiste en grande partie en un compte rendu de la littérature populaire contemporaine prise au pied de la lettre comme illustration fidèle du caractère et des pratiques sociales des Français de l'époque. Parmi ces révélations étonnantes, on apprend par exemple que, d'après son calcul tiré d'une lecture des œuvres de l'époque « les dix-sept vingtièmes des unions légitimes amenaient la mort de l'un des conjoints [...] La conséquence normale du mariage éta[nt] le suicide ou le meurtre<sup>3</sup> ». Tout en corsant son analyse d'un appareil scientifique abondant sous forme d'exégèse philologique et de nombreuses références citées extradiégétiquement en bas de page, l'académicien (que le narrateur commence à désigner progressivement comme « le bibliophile ») appuie son autorité sur l'acte de citation en soi, sans aucune appréciation de la valeur référentielle de ses sources, qui consistent de romans populaires par des auteurs tels que Jules Janin, Alexandre Dumas, Balzac, Eugène Sue, et Souvestre lui-même. L'approche textuelle de ce « bibliophile » satirise l'analyse de documents anciens par les historiens contemporains dans la lignée de Fauriel, Thierry, et Michelet, dont le raisonnement inductif, ou « la divination » de l'histoire à partir des sources primaires, mettait le génie de l'historien individuel au centre de la pratique historiographique. Dans le passage suivant (parmi bien d'autres qu'on pourrait citer), Souvestre dénonce les limites de cette prétendue *divination* en montrant, de façon humoristique, à quel point le discours historique moderne peut revêtir une semblance d'autorité même lorsque ses sources sont mal choisies et mal comprises. Selon le docte bibliophile,

Il suffit de lire *LES MYSTÈRES DE PARIS*, cette admirable peinture de la société au dix-neuvième siècle, pour comprendre combien il était difficile de ne pas mourir noyé, poignardé, empoisonné, muré ou étranglé dans ce centre de la civilisation française. Évidemment, les gens qu'on n'assassinait point formaient une classe particulière, une sorte de rareté sociale qui servait, sans doute, au renouvellement de

3. Émile Souvestre, *Le Monde tel qu'il sera*, Paris, Coquebert, 1846, p. 205-206.

la chambre haute, composée, comme on le sait, de vieillards, *pares aetate*, d'où leur était venu le nom de *pairs*<sup>4</sup>.

Ainsi l'historien du 31<sup>e</sup> siècle chez Souvestre pervertit l'image du passé en s'efforçant de faire passer son ignorance pour un génie d'intuition.

En même temps, cependant, Souvestre souligne le fait que cet *hubris* de l'historien moderne se développe dans des conditions de pénurie de preuves. Les archives sont incomplètes, les restes matériels manquent ou sont en mauvais état. Le savant du futur paraît risible lorsqu'il déclare qu'une étude sérieuse des documents peut révéler les peuples d'autrefois, même si nous n'avons que des données fausses, mais Souvestre suggère néanmoins que ces fautes de contextualisation sont aussi en partie dues à l'état des artefacts eux-mêmes, et la contingence de leur décomposition matérielle, qui menace de supprimer les preuves les plus éclairantes en faveur des restes moins instructifs. Tandis qu'aucune trace tangible de Napoléon ne semble avoir survécu à l'an 3000, par exemple, une médaille d'un personnage de foire, le Général Tom Pouce, a été découverte intacte, d'où l'historien conclut que, contrairement à Napoléon, on peut déclarer avec certitude que Tom Pouce a été un guerrier de quelque importance. Napoléon, au contraire, ne serait qu'un mythe ; une nouvelle manifestation du dieu Bacchus retouché dans l'imagination populaire par l'influence des mélodrames (Maurice Samuels a identifié jusqu'à 30 pièces sur Napoléon qui se jouaient dans les salles en 1830, par exemple<sup>5</sup>). À travers une série de mauvaises interprétations de textes, de monuments, et d'artefacts, Souvestre dépeint la pratique de l'histoire comme entravée de plus en plus par les méthodes herméneutiques, la désintégration inévitable mais aléatoire des supports physiques (à savoir, la décomposition de livres et d'artefacts pertinents), et le brouillage potentiel du patrimoine par la production de *simulacra* pseudo-historique qui sèment une réelle confusion entre la réalité et la fiction historique déjà à son époque. Après Souvestre, ces menaces seront toutes des éléments récurrents dans des ouvrages d'anticipation, qu'ils soient de ton ouvertement satirique ou plutôt sérieux.

Une importante littérature des ruines anticipées, par exemple, dépeint l'historien ou l'archéologue du futur fouillant dans les décombres de la civilisation française, et incapable d'identifier la signification des monuments ou de recomposer des inscriptions à moitié effacées par le temps et l'usure. Parfois cette brèche entre le passé et le futur provient d'une catastrophe climatique, comme une avalanche dans *Les Ruines de Paris en 4875* (1875) d'Alfred Franklin, une grande gelée dans le roman illustré *Paris en l'an 3000* (1912) du dessinateur Henriot, ou alors une combinaison de guerres et de divers cataclysmes de la terre comme dans la nouvelle de Joseph Méry, « Les

4. *Op. cit.*, p. 206-207.

5. Voir Maurice Samuels, *The Spectacular Past : Popular History and the Novel in Nineteenth-Century France*, Ithaca, NY, Cornell University Press, 2004, p. 107-150.

ruines de Paris » (1843), où l'action a lieu en l'an 3844, ou alors dans le roman d'Hippolyte Mettais, *L'an 5865* (1865), où Paris est d'abord ensevelie sous les cendres d'un volcan, puis envahie successivement par les Marocains et les Cosaques.

Quel que soit le prétexte fictionnel de la rencontre entre l'homme du futur et son histoire indéchiffrable, le lecteur assiste au spectacle de la conscience humaine survivant à une apocalypse épistémologique, où les connaissances et la culture s'avèrent fragiles et vouées à la disparition dans la mesure où leur survie dépendent de leur transcription dans des récipients physiques qui sont à la fois incapables de tout enregistrer et sujets à la désintégration matérielle. On peut rire des nombreux *gags* de mécompréhension : chez Franklin, par exemple, une enseigne pour *L'Avenue des Champs-Élysées*, partiellement effacée, est interprétée comme *L'Avenue des Chefs Illustres* (d'ailleurs pas tout à fait faux), chez Henriot une boîte de pâté est prise pour une bombe (non plus), chez Franklin encore on avance l'hypothèse que la statue de Jeanne d'Arc représente Minerve, tandis que Diane aurait été une femme réelle qui posait souvent pour des statues ; le Louvre, la rue de Rivoli et le Jardin des Tuileries sont pris pour une vaste nécropole chez Mettais et Franklin, et chez Méry la colonne de Vendôme aurait été érigée par un certain Nea Polion, général d'Auguste, pour avoir terminé la guerre avec un dénommé Germanicus. Plusieurs des auteurs remarquent la manie du style grec ou romain au dix-neuvième siècle, et tournent en dérision les tendances iconographiques qui représentent la France moderne comme une colonie de l'empire romain, avec des inscriptions et des devises en latin (qui donnent l'occasion de faire produire aux archéologues futurs des traductions loufoques, comme Xavier Fontaine a montré dans un article récent<sup>6</sup>), et des généraux en armure romaine (Napoléon en particulier est souvent ciblé), ou alors les statues équestres où les rois sont nus mais en perruque.

Philippe Junod a bien souligné la fonction de *memento mori* des ruines anticipées en général à l'époque, qui est censée amener à réfléchir sur la vanité du monde séculaire<sup>7</sup>. Je veux insister ici plutôt sur la logique restaurative à l'intérieur des dystopies, dont l'acte même de pronostic implique une maîtrise sur les dynamiques de l'histoire que les hommes du futur eux-mêmes ne sont pas supposés avoir.

Invariablement, ces défilés d'erreurs d'interprétation mettent en relief le décalage épistémologique que le dix-neuvième siècle voit s'ouvrir entre la science et la réalité du passé depuis son passage à un nouveau *régime d'historicité*

6. Xavier Fontaine, « Les futures ruines de Paris chez Méry, Dumas et Franklin : Modalités de l'archéologie rétro-anticipative », dans *(Bé)vués du futur: Les imaginaires visuels de la dystopie (1840-1940)*, Clément Dessy et Valérie Stiénon éd., Lille, Presses Universitaires du Septentrion, 2015, p. 73-92.

7. Philippe Junod, « Ruines anticipées ou l'histoire au futur antérieur », dans *L'Homme face à son histoire*, Publications de l'université de Lausanne, Lausanne, Payot, 1983, p. 23-47.

(pour emprunter le terme de François Hartog<sup>8</sup>). C'est dans l'espace de ce décalage que s'insère le récit d'anticipation – la représentation du futur étant justement une pratique qui émerge précisément au moment où le futur est moins prévisible que jamais.

Cela peut paraître paradoxal, dans le sens où les scénarios d'un avenir lointain sont destinés à paraître de moins en moins convaincants au fur et à mesure que le régime d'historicité moderne surprend par ces évolutions, ces révolutions, et ces événements inédits, mais c'est là où il faut séparer la perspicacité diagnostique des récits d'anticipation de leur fonction littéraire. L'ironie ne nous échappe pas, après tout, qui fait que quoi qu'il advienne aux Français diégétiques du dix-neuvième siècle dans les dystopies, le livre est là, en français, adressé implicitement à un lectorat francophone contemporain de sa publication qui est censé comprendre les références culturelles qui échappent systématiquement aux savants d'un siècle ultérieur. Il va sans dire que la temporalité convenue de ces récits, en général racontés au passé par un narrateur encore plus avancé dans le futur que l'époque du récit lui-même, forme une boucle avec la temporalité de son énonciation, de sorte que le futur paraît toujours déjà contemporain à son lectorat. Ainsi parle le narrateur du roman d'anticipation de Jules Verne, *Paris au XX<sup>e</sup> siècle*, par exemple :

[...] mais les hommes en 1960 n'en étaient plus à l'admiration de ces merveilles ; ils en profitaient tranquillement, sans être plus heureux, car à leur allure pressée, à leur démarche hâtive, à leur fougue américaine, on sentait que le démon de la fortune les poussait en avant sans relâche ni merci<sup>9</sup>.

Les hommes ont beau se presser, ils ne vont nulle part ; l'*épistémè* du narrateur et des personnages principaux restera ancrée dans le dix-neuvième siècle en dépit de ce prétendu avancement dans le temps.

Dans la mesure où on lit le récit d'anticipation comme n'importe quelle parodie ou commentaire sur la société présente, où le siècle futur équivaldrait simplement à une île chez Rabelais ou Swift, par exemple, cette boucle dans le temps du récit n'a rien de spécial à dire sur le régime moderne d'historicité ; mais la convergence du diagnostic de la société actuelle et la problématisation des relations avec l'histoire répondent l'une à l'autre de façon inséparable.

Il y a une tendance constitutive à la dystopie à répondre à sa propre dénonciation des changements dans la société par un mouvement inverse de familiarité. Plus ça change, plus c'est la même chose. Puisque l'extrapolation du connu dépend d'une certaine reconnaissance de la part du lecteur, et surtout lorsqu'il s'agit après tout de critiquer les pratiques sociales du présent (à travers une prétendue représentation du futur), la mode dystopique reste relativement entravée dans ses projections. Ceci n'est pas dû au manque

8. Voir François Hartog, *Régimes d'historicité : Présentisme et expériences du temps*, Paris, Éditions du Seuil, 2003.

9. Jules VERNE, *Paris au XX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Hachette, 1994, p. 43.

d'imagination de la part des auteurs, d'autant que c'est une condition imposée par le contrat implicite du genre, qui promet au lecteur une extrapolation qui fasse sens, dont les phénomènes présentés remontent de façon plus ou moins claire à leurs prédécesseurs au temps présent. Pour que le futur apparaisse comme une époque dégénérée, il faut que son principe dégénératif se poursuive logiquement de notre moment à la phase ultérieure.

Tandis que le régime d'historicité moderne se caractérise par une linéarité unidirectionnelle, où « le passé n'éclair[e] plus l'avenir<sup>10</sup> », selon Tocqueville, la dystopie a une certaine tendance à restaurer la circularité temporelle qui caractérisait le régime historique précédent, en clôturant l'époque future dans une zone de prévisibilité, soit en lui imposant une fin définitive ultérieure (chez Souvestre, Dieu décide de déclencher l'apocalypse à la fin du livre, par exemple, et chez Verne le protagoniste Michel Dufrénoy meurt en rêvant la destruction de la ville par la foudre), soit en dépeignant la vie des hommes futurs comme un cycle répété indéfiniment. Chez Franklin, par exemple, les Français font des révolutions régulièrement pour « s'assurer, au moyen du renversement périodique de leurs chefs, des distractions [...] et le prétexte de glorieux anniversaires<sup>11</sup> ». Albert Robida renchérit sur cette idée dans son roman d'anticipation illustré de 1880, *Le Vingtième siècle*, en ajoutant aux révolutions programmées toute une industrie basée sur l'exploitation des vacances décennales qui accompagnent la période révolutionnaire, ainsi qu'une exposition organisée des barricades qui réduit le processus politique à une série infinie de fêtes, et de nostalgie pour les fêtes précédentes. La Bastille est reconstruite pour qu'on puisse la démolir à nouveau. Ou encore le cycle de prévisibilité peut prendre la forme d'une mise en abyme, comme dans cet autre exemple chez Robida, où les peuples colonisés répètent les mêmes pratiques historiographiques que les Français envers leur propre passé, en établissant un Musée du Peau-Rouge [Fig 1]. Le sauvage, anciennement symbole du contrepied de la modernité, emblématise la réitération de ce que Reinhart Koselleck a appelé la « simultanété du non-simultané<sup>12</sup> », présentant ainsi une image du temps qui semble s'effondrer sur lui-même à l'infini, tout en multipliant les différences et les brèches entre le passé et l'avenir. Si l'historicité moderne peut être considérée elle-même comme une source primaire de la dystopie – la conscience de la non-répétition de l'histoire – la littérature dystopique a quelque chose d'utopique néanmoins, dans la mesure où ses pronostics font office d'un savoir historique qui est, d'après sa propre dénonciation, impossible.

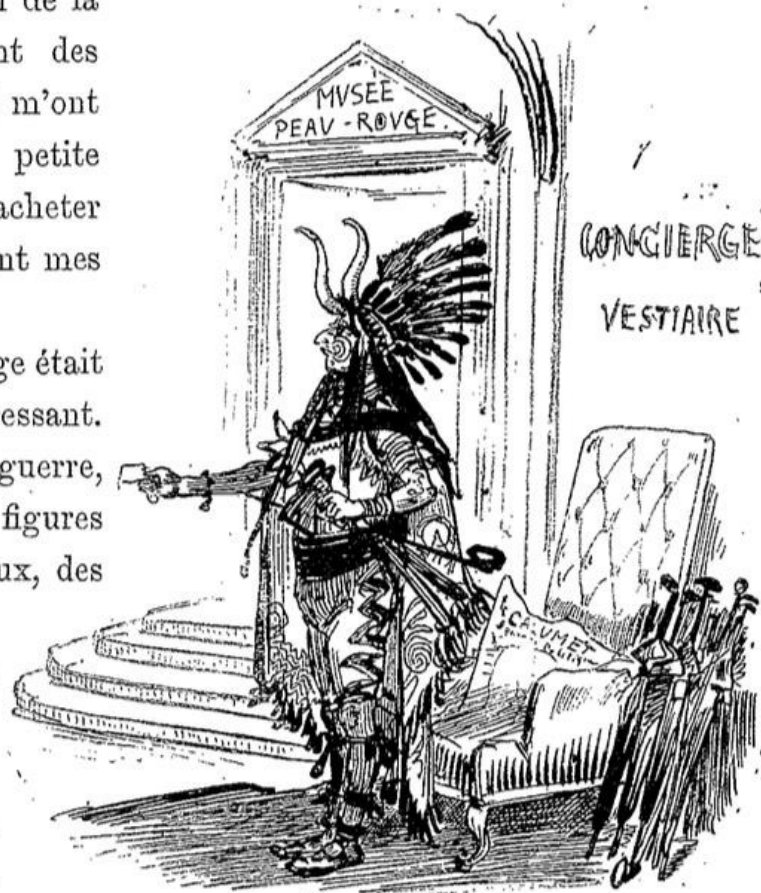
10. « Je remonte de siècle en siècle, jusqu'à l'Antiquité la plus reculée : je n'aperçois rien qui ressemble à ce qui apparaît sous mes yeux. Le passé n'éclairant plus l'avenir, l'esprit marche dans les ténèbres », écrit Alexis de Tocqueville à la fin de *La Démocratie en Amérique* (Paris, Flammarion, 1981, p. 399), cité par HARTOG, *op. cit.*, p. 107.

11. Alfred Franklin, *Les Ruines de Paris en 4875*, Paris, E. Heutte et compagnie, 1875, p. 11.

12. Reinhart Koselleck, *Le Futur passé : contribution à la sémantique des temps historiques*, EHESS, 1990, p. 120.

bisaïeul était un sachem de la nation apache ; ce sont des malheurs de famille qui m'ont forcé à accepter cette petite place... Si vous voulez acheter ma photographie, ce sont mes petits bénéfices... »

Le musée peau-rouge était peu varié, mais intéressant. Quelques poteaux de la guerre, des tentes illustrées de figures de guerriers et d'animaux, des couteaux à scalper, des tomahawks de toutes les formes, des arcs, des flèches, des rifles, des bownies-knifes, des animaux empaillés garnissaient les premières



Le concierge du Musée.

Fig. 1 - Le Musée du Peau Rouge dans Albert ROBIDA, *Le Vingtième siècle*. Paris: Georges Decaux, 1883. p. 371